

# L'INCRÉDULE CROYANT.

Et moi je vous dis que quand on est mort, on est bien mort ; que l'autre monde est une invention de la ruse acceptée par la peur, et je ne crois pas plus à l'immortalité de l'âme qu'à l'immortalité du corps.

— Et moi je vous réponds : il est si vrai que votre âme est immortelle, que vous-même, incrédule, vous croyez à son immortalité et à la réalité d'un avenir. Oui, vous, vous-même, vous y croyez, et quand vous voudrez, vous en aurez la preuve.

— Vous ne me montrerez pas mieux votre preuve que vous ne me ferez voir mon âme ; je sais bien, moi, que je ne crois pas à ces balivernes.

— Vous y croyez.

— Je vous dis que je n'y crois pas.

— Vous y croyez, vous dis-je.

— Ah ! voilà qui est un peu fort ; moi je vous dis que je n'y crois pas ; prétendez-vous le savoir mieux que moi-même ?

— Donnez-moi huit jours pour vous en convaincre ; si, après ce temps, je ne vous contrains pas à dire qu'en effet aujourd'hui vous croyez à la vie éternelle, je consens à me rétracter et à ne plus vous ennuyer sur un sujet qui,

je le vois, commence à vous peser dans nos conversations.

— Soit, j'accepte le défi ; huit jours... et vous vous taisez ; ou bien, moi, je confesserai ma foi. Mais en vérité la gageure est curieuse, je n'ose presque pas l'accepter, c'est manquer de délicatesse ; je parle à coup sûr, car je sais bien que je ne crois pas !

— Manquer de délicatesse, dites-vous ? mais un homme comme vous en est-il susceptible ?

— Que dites-vous ? savez-vous que vous m'insultez ?

— Moi ? pas du tout, je dis simplement qu'un homme tel que vous ne peut pas être retenu par un tel motif.

— Monsieur, je ne souffrirai pas...

— Calmez-vous, je vous dis simplement qu'un homme qui, comme vous, ne croit pas à une autre vie, ne peut pas être retenu par un motif de délicatesse ; car je vous en prie, qu'est-ce que toute cette délicatesse mettrait dans votre poche ? à quoi vous serait-elle bonne ? qu'ajouterait-elle à votre bien-être ? non, ce serait une duperie et vous seriez un imbécile ; vous êtes trop bon logicien pour raisonner si mal ; et puisqu'il n'y a pas de vie à venir, certainement vous dites : mangeons et buvons, car demain nous sommes morts ! à d'autres la délicatesse et à moi l'argent et le plaisir.

— Vous m'attribuez là le langage d'un misérable, à moi, honnête homme...

— Oui, honnête, parce que vous avez peur du code et des galères.

— C'est une indignité ! je vous répète que non, mille fois non : je suis honnête homme, non parce que j'ai peur de quelqu'un, non parce que je crains le châtement, mais par caractère, par mes sentiments, par le cœur qui bat dans cette poitrine.

— Alors, expliquez-vous, car tout ceci n'est que verbiage. Répondez catégoriquement : Pourquoi êtes-vous

honnête homme? ce n'est pas sans motif? Est-ce pour gagner de l'argent par votre réputation de délicatesse?

— Non!

— Est-ce pour avoir le plaisir d'entendre dire, voilà un honnête homme qui passe? et si vous pouviez être injuste en secret, le seriez-vous dans les ténèbres?

— Non, je suis honnête homme, parce que...

— Voyons, pourquoi?

— Eh parbleu! parce que je sens ma dignité!

— Dignité, dignité! ce sont là des mots vides de sens; moi je vous dis que vous n'avez aucune raison d'être honnête, et que, par conséquent, je ne crois pas que vous le soyez. Au revoir.

Et il partit sans attendre de réponse, laissant son ami stupéfait. Toutefois, celui-ci le connaissait trop bien pour douter un instant que cette étrange conduite ne s'expliquât plus tard; aussi oublia-t-il bien vite cette conversation. Mais j'oubliais moi-même de dire au lecteur quels sont les deux personnages que je viens de lui présenter. Quelques mots suffiront pour les faire connaître.

Eugène et Henri étaient deux amis d'enfance. En sortant du collège, tous deux étaient entrés dans la même maison de commerce, et plus tard, tous deux associés, avaient succédé à leur chef. Ils vivaient ensemble, ayant pour maîtresse de maison la sœur d'Eugène; bien qu'élevés par les mêmes maîtres, ayant fait les mêmes études, ils avaient vu chaque jour une distance plus grande se placer entre leurs principes religieux. On a déjà pu en juger. Eugène croyait en un Dieu, lisait la Bible et parlait volontiers d'un avenir. Henri, sans s'inquiéter beaucoup de ces sujets, admettait, au besoin, l'existence d'un être suprême, mais n'attendait rien au-delà du tombeau. Tous deux étaient

des hommes intègres selon le monde, qui, satisfait de ses relations commerciales avec l'un aussi bien qu'avec l'autre, ne songeait guère à établir une différence entre la conduite morale des deux associés. Mais je reviens à mon histoire.

De retour à la maison à une heure où la sœur d'Eugène avait l'habitude de recevoir les deux amis, Henri fut surpris de ne pas la trouver au salon.

— Où est votre sœur? Eugène.

— Elle est partie.

— Partie! pour aller où?

— A vingt lieues d'ici, auprès d'une parente.

— Quoi faire?

— S'y fixer.

— Comment! vous ne m'aviez rien dit de ce projet; pourquoi ce voyage?

— Parce que ma sœur, auprès de vous, ne me paraissait pas en sécurité.

Henri resta sur le coup. Quoi! un ami qui, jusque-là, lui avait témoigné tant de confiance, ce matin met en doute sa probité et ce soir il l'accuse presque d'une vile séduction! C'en était trop, il restait là, immobile, la bouche close, ne sachant s'il devait se fâcher ou rire, voulant parler et ne sachant par où commencer. Enfin, se croisant les bras, il dit sérieusement à son ami : Voulez-vous bien m'expliquer votre conduite? Qui vous donne le droit de me croire capable d'une infâme lâcheté?

— Et pourquoi non? Quel motif auriez-vous de respecter l'honneur de ma famille?

— Je vous dis que je suis incapable.....

— Mais pourquoi, vous dis-je, pourquoi? quelle garantie me donnez-vous que vous ne cherchiez pas à satisfaire une passion grossière au prix d'une réputation qui vous est étrangère?

— Monsieur, je suis un homme d'honneur....

— Oui en public, je le crois, mais en secret, vous seriez bien fou de l'être, vous qui ne croyez ni à l'âme ni à l'autre vie. Je comprends que celui qui redoute une punition, ou espère le bonheur éternel, puisse être retenu par des scrupules; mais pour vous, rien de semblable; l'honneur sans avenir est un mot vide de sens. Avant tout le plaisir! et vous qui raisonnez juste, vous devez dire: Amusons-nous, je n'ai de compte à rendre à personne; pour éviter le blâme du monde, je saurai me cacher; avec un peu d'adresse, je puis me divertir sans éclat et sans bruit. S'il faut des promesses j'en ferai; les paroles coûtent si peu! et plus tard, au besoin, j'aurai bien toujours quelques bonnes excuses; l'important, c'est qu'on me croie pur; quelques précautions, et tout est dit.

— Vous me prêtez-là un langage infernal! de telles pensées soulèvent ma conscience, et sans tant raisonner, moi je vous dis que je me sens incapable de tant de bassesse, et quelque chose plus fort que tous vos arguments me dit: Non, tu n'aurais pas fait cela, jamais tu n'aurais eu la pensée de souiller la sœur d'un ami, pas même d'un mendiant, pas même d'un scélérat!

— Et cependant vous ne pouvez pas me dire pourquoi?

— Oh! votre pourquoi! votre pourquoi! je n'en sais rien, mais je le sens.

— Soit; brisons sur ce sujet; je dois vous dire que, du reste, le départ de ma sœur n'est que le prélude à un autre départ; moi-même je vous quitte, il faut liquider nos affaires et rompre une société qui ne m'offre pas, de votre part, les garanties de probité dont j'ai besoin dans mon associé.

A ces paroles, Henri resta confondu d'étonnement. Que s'était-il passé aujourd'hui dans la tête de son ami pour y opérer un tel bouleversement d'idées? Une pensée horri-

ble traversa son esprit ; Eugène est fou peut-être. Mais non, ses traits sont calmes, ses raisonnements sont justes. Henri forma une autre conjecture : peut-être m'a-t-on calomnié auprès d'Eugène ? Mais non, Eugène est franc, il m'en aurait parlé ouvertement ; d'ailleurs une accusation calomnieuse, quelque vraisemblable qu'elle soit, ne peut avoir détruit en un jour une confiance établie depuis vingt-cinq ans. Comment donc s'expliquer un tel changement ? Henri reprit son calme, et montrant de la main un fauteuil à Eugène, il lui dit : Asseyez-vous et causons paisiblement. Votre manière d'agir aujourd'hui à mon égard est si extraordinaire, que je me creuse vainement la tête pour en trouver la cause ; et maintenant je vous demande en grâce de m'expliquer vos dernières paroles ; vous voulez rompre notre société ; s'il le faut j'y consens, mais avant tout, je vous en prie, dites-moi pourquoi ?

— Parce que dans un associé il faut autre chose que la crainte de la justice, la surveillance des commis et des écritures en règle ; pour me garantir de toute duperie, il faut chez lui de la probité, et cette garantie vous ne me la présentez pas.

— Quel motif avez-vous d'en douter ?

— Moi je vous demande quel motif ai-je d'y croire ?

— Ma conscience.

— Vous, une conscience ? vous plaisantez ! Est-ce votre intérêt qui vous conseille d'être consciencieux ? loin de là, il s'y oppose constamment. Seriez-vous consciencieux afin de mériter une réputation d'intégrité dans le monde ? Dans ce cas ce n'est pas là de la conscience, c'est de la prudence, et de la prudence toujours dictée par votre intérêt ; mais quand ce même intérêt trouvera l'occasion de se satisfaire sans compromettre votre réputation, plus de conscience chez vous. Je vous le demande encore, quel motif ai-je de croire que vous serez consciencieux ? Se-

rait-ce votre crainte des tribunaux? Mais si votre probité n'a d'autre base qu'une telle crainte, elle n'est encore fondée que sur votre intérêt. Vous êtes probe, parce que vous ne voulez pas aller en prison, c'est là un intérêt bien entendu, ce n'est pas là de la conscience.

— Non, ce n'est dans aucun de vos raisonnements que je puise mes motifs de conscience, je suis consciencieux parce que... parce que... je ne sais pas bien pourquoi, mais enfin je sais bien que je suis un homme consciencieux, et que la pensée de prendre injustement le bien de mon semblable m'indigne et me révolte.

— Belles paroles! tout le monde en peut dire autant; un hypocrite et un bandit savent, au besoin, feindre l'honneur et la probité. Mais les prouver est autre chose; et comme l'homme le plus ignorant n'agit jamais sans motif bons ou mauvais, je ne croirai jamais que sans motif vous puissiez être honnête, probe et consciencieux.

— C'en est trop, dit Henri se levant exaspéré, toute relation désormais interrompue entre nous; demain notre liquidation commence.

— Soit, reprit Eugène avec calme; et en attendant demain, je vous prie de ne pas coucher chez moi cette nuit.

— Quoi! vous pousserez l'insulte jusqu'à...

— Et pourquoi non, lorsque votre présence met ma vie en danger? Irrité comme vous l'êtes contre moi, serait-il prudent à moi de m'endormir sous un toit où vous allez veiller peut-être....

— Henri tremblait de colère; il se contint assez cependant pour répondre avec une noble indignation : Je pourrais vous demander raison de cette dernière insulte, et le Ciel m'est témoin que si je ne le fais pas, ce n'est pas par lâcheté, mais plutôt par un reste d'amitié pour vous, tout indigne que vous en êtes.

— Le Ciel vous est témoin, dites-vous? Mais qui a-t-il

de commun entre le Ciel et vous? quelle valeur a dans votre bouche un serment dont la violation doit, selon vos principes, rester toujours impunie! Je comprends fort bien que vous parliez ainsi, car il n'y a pas plus de danger à vos yeux à jurer par le Ciel qu'à jurer par la terre. Un mensonge ne doit pas plus vous coûter devant Dieu que devant les hommes; et même moins, puisque l'avenir ne vous prépare ni paradis ni enfer; oui je comprends que vous parliez ainsi, mais je n'en reste pas moins persuadé que vous agiriez autrement.

— Votre conduite est indigne, infâme, dit enfin Henri, transporté de fureur, je croirais m'avilir en cherchant à me justifier; si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été assez faible pour entendre aussi longtemps un misérable qui ose me soupçonner de fausseté, de bassesse, de fraude et de meurtre!

— Et moi, je vous demande une seule chose: Vous prétendez que vous respecteriez ma vie, mais pourquoi?

— Pourquoi! au diable vos pourquoi! ils m'impatientent depuis ce matin. Pourquoi je suis honnête homme, pourquoi je tiens à l'honneur, pourquoi je suis incapable d'abuser de l'innocence de votre sœur, pourquoi je suis probe, pourquoi...

— Assez, cher ami, dit Eugène en souriant et lui tendant la main; assez, vous aurez maintenant l'explication de ma conduite et le pourquoi de mes pourquoi. Oui, cher ami, je vous crois honnête homme, homme d'honneur, homme incapable d'abuser de l'innocence; je crois que la seule pensée d'un crime vous fait frémir; en un mot, je crois que vous avez une conscience. L'expression de mes doutes n'était qu'un jeu, je voulais vous faire toucher du doigt cette vérité; vous avez une conscience plus forte que vos intérêts, indépendante de l'opinion des hommes, une conscience dont vous recherchez l'approbation et dont vous craignez les reproches; vous avez une conscience, et

c'est une preuve que vous attendez un avenir au delà du tombeau. Vous et beaucoup d'autres pouvez bien faire les esprits forts, et, par crainte d'être confondus avec les dévots, vous jeter au milieu des incroyants. Mais votre conscience, malgré vous, dépose contre votre incrédulité. Elle est là comme un témoin que vous craignez quelque chose de plus que le tribunal des hommes, et que vous espérez autre chose que l'approbation du monde. S'il n'existe pas d'avenir pour l'homme, qu'est-ce que la conscience? que signifient les mots honneur ou déshonneur, crime ou vertu? Tout cela est vide de sens, nous ne devons avoir d'autre règle de conduite que celle dictée par nos plaisirs, et notre intérêt est de fouler aux pieds toutes ces maximes de morale et de dévouement que nous admirons et qui ne sont que des attrape-nigauds. Il n'y a pas de plus grand sot que l'homme généreux qui se plonge au milieu des flots pour sauver son semblable, que le soldat qui meurt pour sa patrie, que la mère qui use sa vie à veiller son enfant; tous devraient se dire en bonne logique, si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous sommes morts; et cependant si vous admirez leur conduite, n'est-il pas évident que votre conscience rend témoignage contre vous et vous crie: Tu as beau dire, tu crois, tu crois à un avenir, car tu trembles à ma voix?

— Mais, dit Henri, cette conscience ne serait-elle pas un préjugé de l'éducation?

— Oui, la conscience est un préjugé, c'est ce qu'on dit facilement quand on en parle en général et pour les autres; mais pour vous en particulier, voudriez-vous en convenir? Ecouteriez-vous calmement celui qui vous dirait: Vous ne respectez ma fortune, ma réputation, ma vie, que par un préjugé, et c'est à un préjugé que se réduisent votre probité, votre honneur, votre délicatesse? Non, cette allégation paraîtrait une insulte, non-seule-

ment à votre cœur, mais encore à votre intelligence ; car elle mettrait non-seulement à néant toute votre prétention à quelque noblesse de sentiments, mais encore elle vous accuserait de sottise pour vous être laissé prendre comme une dupe. Si la conscience est un préjugé, vous êtes un homme sans honneur et un imbécile. Dites, acceptez-vous cette conclusion pour vous ? et si vous ne l'acceptez pas pour vous-même, de quel droit l'imposeriez vous aux autres ?

— Mais, dit Henri avec hésitation...

— Oh ! des *mais*, vous pouvez m'en présenter jusqu'à demain. Avant d'y répondre, je vous ferai une seule question : Tout ce que j'ai dit ne prouve-t-il absolument rien ? N'êtes-vous pas ébranlé ? Franchement, Henri, répondez. Jureriez-vous, la main sur la conscience, que vous êtes convaincu qu'après la mort il n'y a pour vous que le néant ? Le jureriez-vous ?

— Je...

— Répondez oui ou non ; le jureriez-vous, dit Eugène lui prenant la main et fixant son regard sur le sien ; répondez, le jureriez-vous ?

— Non ; cependant...

— Votre aveu me suffit, mon pari est gagné. Maintenant, dites-moi : Si, lorsque vous, complètement étranger à toute étude religieuse, vous ne pouvez nier avec assurance la réalité d'une vie à venir, pensez-vous que si de telles études prenaient dans votre vie la place que réclame leur importance, que votre foi n'en serait pas fortifiée ? Croyez-moi donc, ne prononcez pas sur un sujet que vous n'avez pas examiné. Ne vous estimez pas plus sage que tant de grands hommes qui ont examiné et cru. Est-ce donc vous demander trop d'humilité que de ne pas condamner d'avance ce qu'un Newton, un Pascal ont reconnu bon et vrai ? Que votre foi soit faible, j'en conviens ; mais reconnaissez que sa faiblesse vient de votre ignorance ;

pardon, cher ami, oui de votre ignorance, et qu'aussi longtemps que vous ne vous serez pas livré à un examen plus sérieux, il y aura présomption à soutenir que l'homme meurt comme la bête et rentre après cette vie dans la poussière du néant.

— Voulez-vous donc, reprit Henri, que je passe ma vie à pâlir sur des livres, que j'abandonne mes affaires ?

— Non, cher ami, je ne vous demande pas cela ; mais pour vous donner raison, n'exagérez pas mon exigence. Je vous prie seulement de consacrer à l'étude de la religion le temps que vous donnez chaque jour à l'étude d'une science ou d'un art d'agrément ; accordez à votre âme le temps que vous donnez à votre cabinet de physique ou à votre atelier de peinture. Lisez, méditez et priez une heure par jour, vous verrez qu'avant peu vous serez tout surpris de trouver un attrait aussi vif dans une étude qui aujourd'hui vous semble si aride.

— Quoi, vous croyez que, lorsque j'aurai passé une heure par jour à prier dans une église, à entendre la messe ou chanter les vêpres, je serai beaucoup plus instruit ?

— Henri, je vois avec peine que vous ne voulez pas être convaincu, car vous dénaturez toujours mes paroles. Qui vous parle de vêpres, de messes et d'église ? Je vous dis que si, laissant là les hommes et leurs cérémonies, vous voulez prendre la Bible et vous adresser à Dieu, si vous voulez prier sincèrement, humblement, et lire avec attention ce livre divin, il est impossible que vous n'avanciez pas dans la connaissance de la vérité.

— Livre divin... pour vous, mais pour moi livre tout bonnement fait de main d'hommes.

— Soit ; je ne vous demande pas d'admettre sur mon autorité la divinité de la Bible, je vous demande seulement de ne pas la nier non plus sur l'autorité de vos simples soupçons. Puisque vous êtes dans le doute,

examinez les ouvrages des savants qui parlent de cette Bible.

— Oh ! j'ai déjà lu à ce sujet Voltaire, Diderot...

— C'est-à-dire que vous avez lu les ennemis de la Bible ; mais avez-vous lu l'Abbadie, Paley, Bogue, amis de ce livre ? Hélas ! non, ces noms ne vous sont pas même connus. Reconnaissez donc qu'il y a une souveraine injustice à faire paraître les accusateurs sans appeler les témoins à décharge. Le juge qui agirait ainsi serait par vous taxé de folie ou accusé de partialité. Mais vous, méritez-vous un blâme moins sévère ? Comment osez-vous prononcer dans une affaire, sans lire les pièces du procès ? Comment pouvez-vous porter un jugement après avoir entendu le premier avocat et imposé silence au second ? En vérité cette conduite est si légère, disons-le, si coupable, que les termes me manquent pour la qualifier.

— Eh bien ! soit, dit Henri souriant, je lirai votre Bible et vos livres.

— A la bonne heure, et j'espère que *ma* Bible et *mes* livres seront un jour votre Bible et vos livres.

Un léger coup se fit entendre alors à la porte ; elle s'ouvrit et la sœur d'Eugène entra.

— D'où venez-vous, dit Henri tout surpris ?

— De la pièce voisine, vous préparer le thé, il vous attend.

Henri comprit que le voyage de la sœur n'avait pas eu plus de réalité que les soupçons du frère, et que ce stratagème avait été conçu pour le conduire à reconnaître l'aveu que lui aussi croyait à son insu que l'homme ne meurt pas comme la bête et ne rentre pas après cette vie dans le néant.

— Peut-être le lecteur ne serait-il pas fâché de connaître les livres qu'Eugène mit entre les mains d'Henri. En tout cas, en voici la note :

Tableau des preuves évidentes du christianisme, par Paley. (Ouvrage de raisonnement.)

Traité de la vérité de la religion chrétienne, par Abbadie; 4 vol. (Raisonnement.)

Divine autorité du Nouveau-Testament, par Bogue; 1 vol.

Vue de l'évidence de la religion chrétienne, par Jennings. (Brochure excellente.)

Essai sur le christianisme, par Diodati; 1 vol. (Philosophique.)

Introduction à la lecture des saints livres de l'Ancien-Testament, par Cellérier fils.

Des preuves et de l'autorité de la révélation chrétienne, par Chalmers; 1 vol. (Raisonnement.)

Réflexions sur l'évidence intrinsèque de la vérité du christianisme, par Erskine; 1 vol. in-12.

Lettres de quelques Juifs portugais, allemands, polonais, à M. de Voltaire; 3 vol. in-12.

---